

Témoignage

LE COURAGE DE PARLER

«Le Père Maximilien Kolbe et Edith Stein: deux personnes qui, même si je ne les ai pas connues, me sont très proches. J'ai la nette sensation de sentir leur main sur ma tête et je suis consciente de m'exprimer aussi en leur nom». Elisa Springer, survivante du camp d'extermination d'Auschwitz, nous ouvre son coeur.

Mon Calvaire a débuté à Vienne, où je suis née il y a plus de 80 ans, fille unique d'une famille viennoise. J'étais heureuse, je me sentais viennoise et non juive. Avec l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne, tout a basculé du jour au lendemain. Mon père fut un des premiers à être arrêté en juin 1938 et en décembre de la même année, il est mort au camp de Buchenwald. Ma mère a aussi été déportée. Je n'ai jamais eu de nouvelles d'elle: elle a disparu dans le néant. Nous savons qu'elle est allée avec tout le convoi soit en Galice soit en Ukraine. Jusqu'à aujourd'hui nous n'avons réussi à découvrir ni la date ni le lieu de sa mort.

Moi-même, après d'innombrables péripéties en traversant presque toute Europe, je suis arrivée à Milan où j'ai vécu jusqu'en 1944, relativement tranquille, en faisant des traductions de l'anglais et de l'allemand. Un jour, une jeune femme s'est présentée là où j'habitais et elle m'a demandé une traduction de l'allemand vers l'italien. Naturellement, j'acceptai. Elle devait venir la chercher le lendemain. A l'heure prévue, j'avais déjà fait mon travail: la sonnette a retenti et, en ouvrant la porte, je me suis trouvée face à deux officiers SS, qui m'ont arrêtée. En bas, devant la porte cochère, il y avait deux voitures: dans l'une se trouvait un officier fasciste, dans l'autre les deux officiers allemands. Quand je suis montée, j'ai vu à côté de moi, à l'arrière où je m'étais assise, la jeune femme venue la veille. C'était donc une espionne.

Après avoir été retenue à la prison San Vittore avec des familles juives entières, j'ai été transférée à la prison de Côme, où je suis restée un mois. Puis ils m'ont ramenée à la prison de Milan et de là, nous avons tous été chargés dans des camions et transportés à la gare de Vérone. Nous en sommes partis dans des wagons à bestiaux plombés. Naturellement, nous n'avions aucune idée de notre destination. C'était le 2 août 1944.

Nous sommes arrivés à Auschwitz le 6 août en pleine nuit, à 3 heures. Le cheminot a ouvert le wagon, il est monté et il a lancé: «Maintenant vous pouvez tous dire: Amen! Alléluia». Nous ne comprenions rien. Nous étions convaincus que nous devions travailler. Je n'aurais certainement jamais pu imaginer qu'un jour je serais capable de raconter mon histoire. Après quelques jours, nous avons pris conscience de la réalité. A Auschwitz, j'ai abandonné mes rêves, ma jeunesse et même mes sentiments humains... parce que nous étions contraints à

ne plus rien ressentir pour notre prochain. Nous étions réduits à de simples numéros, ou pour être plus précis, à des «pièces», comme ils nous appelaient. Nous étions des «pièces», qu'il fallait tout d'abord exploiter au maximum, puis jeter dans les chambres à gaz.

Il existe une douleur profonde, amère, aiguë, éternelle... mais silencieuse, de ceux qui ont souffert et qui souffrent, qui ont subi et subissent les atrocités de la guerre. De ceux qui meurent et de ce qui vivent avec la mort au fond du coeur la douleur profonde de se dire vivants même quand les souvenirs sont déchirants et que l'on a eu malgré tout la chance de voir le printemps. La douleur de ceux qui, comme moi, ont survécu à cet épouvantable massacre appelé *Shoah*, abîme d'horreur où des hommes ont cherché à éradiquer à tout jamais tout un peuple. Enfer indicible où les restes de femmes, d'hommes, de vieillards et d'enfants ne pouvaient même pas recevoir une sépulture. Ce n'était que de la fumée traversant les cheminées, cette fumée qui s'élevait jusqu'à obscurcir le ciel.

Il est difficile de raconter la *Shoah*, l'immense souffrance que l'homme a su infliger à l'homme, la négation de tout sens humain et divin. On doit pourtant parler de la *Shoah*. Nous devons rassembler les voix du silence des victimes qui demandent à vivre dans notre mémoire. C'est une souffrance qui avec le temps devient un sentiment fort, devient de l'amour à donner aux autres.

Il y a plus de cinquante ans, les hommes ont transformé l'Europe en un camp de concentration, les gémissements des victimes ont résonné partout et le monde civilisé a eu un frémissement. De tous les coins d'Europe, devenue un immense océan de larmes et de douleurs, accouraient les trains plombés chargés de désespoir, engloutis par Auschwitz, Bergen, Belsen, Buchenwald, Dachau, Treblinka, Mathausen et tant d'autres... Trous noirs dans l'histoire de l'humanité.

En ces nuits sans fin, les plaintes ont traversé les parois des bunkers pour se fracasser contre le mur de l'indifférence des consciences, contre la loi du silence du monde. Il y avait des gémissements désespérés qui s'élèvent ça et là, déchirés par les hurlements effroyables de ceux qui étaient soumis à des expérimentations et de ceux qui périssaient dans les chambres à gaz. Ces hurlements torturaient notre âme, mais pas la conscience du monde qui regardait et savait et qui, malheureusement, se taisait. Dans les camps d'extermination, tout était terriblement difficile; il était difficile de vivre et presque impossible de rester en vie. La seule chose facile était de mourir, parce que la mort régnait en maîtresse.

Moi, qui ai eu le malheur de naître et de voir ma jeunesse brûlée dans ces tristes et horribles années de haine et de guerre... moi, Elisa Springer je suis ici pour vous offrir un coin de mon coeur: voilà l'enseignement que je dois tirer de ma souffrance. Ils ont essayé de me détruire, de m'effacer de la vie, mais ils ont au contraire sondé mon âme, mon énergie, mes souvenirs et ma foi. Voici pourquoi Dieu, notre seul Dieu, est grand!

Et c'est pour ce Dieu d'amour et d'espérance que j'ai écrit un livre. Je l'ai fait après cinquante ans de silence, parce qu'alors personne ne voulait savoir. Quand j'essayais de parler, on me tournait le dos on on me disait: cela ne peut pas être vrai, je ne te crois pas. Mon cri se veut un cri désespéré d'espoir, je veux secourir les consciences, parce que nous sommes tous les enfants d'un Dieu unique et que nous appartenons tous à la même race, la race humaine. Pour moi, il n'existe pas d'autres races. Seule la couleur de la peau peut changer, mais nous sommes tous des être humains, nous appartenons tous à la race humaine. Mon besoin retrouvé de parler, le courage de l'introspection ont fait resurgir une réalité enfouie pendant si longtemps.

J'espère que votre volonté de savoir et de comprendre peuvent contribuer à réaliser l'espoir d'un monde meilleur. Notre dignité silencieuse a donné du sens à notre existence. Aujourd'hui nous la proclamons et nous l'offrons aux nouvelles générations pour que notre souffrance ait un sens. Aujourd'hui, nous la racontons pour évoquer les martyres, pour qu'ils ne meurent pas une seconde fois. Les martyrs ont traversé des enfers de souffrances et de déchéance. Les martyres anonymes des camps de concentration, ces héros que personne n'a chanté, sont les symboles de l'humanité qui se bat pour venir à la lumière. Ce n'est qu'en éveillant le courage de la conscience que l'on pourra rendre justice et dignité aux morts des camps. C'est là l'engagement et le courage que je vous demande.

Je voudrais dire aux jeunes: n'ayez pas peur de la mémoire, mais construisez votre avenir grâce à elle, en donnant de la dignité à votre vie et en restituant son humanité à l'homme. N'ayez pas peur de votre présent: ne troquez pas votre dignité et votre âme contre le néant qui vous entoure, qui cherche à s'accaparer vos faiblesses et à vous confiner au contraire dans de nouveaux enclos et de nouveaux lagers. Soyez la lumière et la force de l'espérance pour l'aujourd'hui! Un jour, nous devons tous affronter le même voyage. J'aimerais tant que nous puissions faire la même route en nous tenant tous par la main. Merci!

Elisa Springer